Le vœu et le venin

Le prologue et le premier chapitre

Charlie Morrighan

Le vœu et le venin

C'est une vérité universellement reconnue que tout héritier en âge de danser doit, tôt ou tard, choisir une épouse sous les lustres de la Florsaison.

Prologue

Rosamund

Contrée de Willowmisty

La fête bat son plein dans notre demeure. L'été s'achève, et la fraîcheur du soir rend l'atmosphère agréable. Les invités de la noblesse locale discutent, leurs rires ponctuent les conversations. Les robes colorées tourbillonnent sur la terrasse tandis qu'un quatuor joue une mélodie légère et rythmée.

Je me tiens dans l'embrasure d'une fenêtre, observant les adultes avec une curiosité prudente. Ma robe neuve me donne l'impression d'être presque une jeune femme. Presque. J'ai treize ans.

— Tu ne devrais pas te cacher, ma chérie, murmure ma mère en s'approchant.

Je place une des mèches auburn, volontairement en dehors de mon chignon, derrière mon oreille en soupirant.

Ma mère, Lady Orchid Lovewood, est magnifique en cette soirée. Je copie sur elle quand je veux paraître élégante.

— Je ne me cache pas, me défends-je. J'observe.

— Je vois, sourit-elle en sortant la mèche de derrière mon oreille pour la replacer correctement. Tu pourrais te joindre aux autres jeunes gens.

Je suis son regard vers un petit groupe de jeunes nobles qui rient près du buffet. Ils ont à peu près mon âge, mais je ne me suis jamais sentie à ma place parmi eux. Ils font des blagues douteuses et se moquent les uns des autres, un comportement que je trouve un peu trop… enfantin.

— Je préfère rester ici.

Ma mère hésite, puis se penche pour être à ma hauteur, baissant la voix.

— Est-ce que… tu as ressenti quelque chose, aujourd'hui ?

Je secoue la tête. Depuis mes dix ans, ma mère me pose cette question presque quotidiennement. Depuis qu'elle m'a révélé la vérité sur ma naissance, sur ma nature.

Des incidents mineurs se sont déjà produits : un serviteur, qui a renversé un plateau après m'avoir servi un verre. Un jardinier, qui m'a suivie partout pendant des heures le temps d'une journée.

— Je vais bien. Si je le sens, je m'éloignerai.

— Très bien. Mais n'oublie pas…

— Pas de contact prolongé. Je sais.

Ma mère se relève, satisfaite. Elle disparaît parmi les invités. Je sors de ma cachette et retrouve mon père, qui est tout aussi timide et mal à l'aise en société que moi.

— Maman n'arrive pas à profiter de la soirée, lui confié-je en soupirant.

— Elle s'inquiète pour toi… Est-ce qu'il y a de quoi ?

— Je lui ai dit que non.

— Rosa… chantonne-t-il en jouant de son air réprobateur.

— Je ne sais pas, en vérité, je me sens bizarre, avoué-je en me frottant les mains.

— Encore quelques danses et je pense que nos invités prendront congé. Tiens encore un peu.

Il dit cela autant pour lui que pour moi, je le sais. Je décide de sortir prendre l'air. La cour intérieure est moins fréquentée, avec ses fontaines et ses bosquets parfumés. Je m'assois sur un banc de pierre, savourant le calme.

— Miss Rosamund Lovewood, n'est-ce pas ?

Je sursaute. Un jeune homme se tient devant moi. Grand, élancé, avec des cheveux blonds et les yeux d'un vert saisissant. Il doit avoir une vingtaine d'années.

— Oui, réponds-je, soudain consciente de mon cœur qui bat plus vite.

— Je suis Verdian Botrich, dit-il en s'inclinant légèrement. Mon père est un ami du vôtre.

— Oui, bien sûr. Passez-vous une bonne soirée ?

— Excellente, confirme-t-il. La tête me tourne d'enthousiasme, c'est pourquoi j'avais besoin d'air.

Il s'assoit à côté de moi sur le banc, pas trop près, mais pas trop loin non plus. Une étrange nervosité m'envahit. Verdian est beau d'une manière qui me trouble.

Les minutes suivantes, nous discutons de livres, de la campagne, des constellations visibles dans le ciel nocturne. Verdian est cultivé et attentif, posant des questions et écoutant réellement mes réponses. Nous rions à tel point que j'en oublie le temps qui passe.

— La musique s'est arrêtée, dis-je, je me dois d'aller saluer les invités sur le départ.

Je me lève, mais il attrape ma main pour m'assister alors que mes pieds se prennent dans la longueur de ma robe. Ses doigts sont chauds autour des miens.

— Ne tombez pas maintenant, rit-il.

Son sourire disparaît brusquement alors que sa main entoure la mienne.

Oh, non, pensé-je, *il faut qu'il me lâche !*

Trop tard, le regard du jeune homme est déjà en train de changer. Une lueur s'allume alors qu'il me contemple.

— Lâchez-moi, s'il vous plaît, lui demandé-je.

— Juste un instant, insiste-t-il, ses doigts se resserrant légèrement. Je voulais juste…

Ses pupilles se dilatent, ce qui assombrit ses yeux verts.

— Vous êtes… vraiment magnifique, murmure-t-il, comme enivré. Vous êtes parfaite. Comment ne l'ai-je pas vu immédiatement ?

La panique monte en moi. Je tire plus fort, mais la prise de Verdian se resserre. D'un coup, il m'apparaît encore plus grand, sa silhouette me surplombe.

— Je dois vous parler davantage, continue-t-il, les yeux brillant d'une lueur fébrile. Je dois apprendre à vous connaître. Vous êtes extraordinaire, Rosamund. Vous êtes tout. Dites-moi tout sur vous !

La dernière phrase est prononcée avec une intensité qui m'effraie. Mon venin contamine sa peau de manière plus virulente que d'habitude. Je n'ai jamais ressenti cela avant, cette chaleur, ce transfert d'énergie que je ne peux arrêter. Je tire davantage afin de dégager ma main, mais le jeune homme la tient fermement.

— Lâchez-moi ! crié-je, abandonnant toute politesse.

— Oh, j'aime quand vous vous énervez, dit-il en se levant, j'ai besoin d'être contre vous.

Verdian m'attire brusquement à lui, ignorant mes protestations. Ses mains agrippent ma robe, ses doigts s'accrochent aux rubans de mon corsage.

— Tu es à moi, murmure-t-il contre ma joue. Je veux te posséder.

— Arrêtez ! crié-je, me débattant avec l'énergie du désespoir. À l'aide !

Il plaque ses lèvres sur les miennes, ce qui étouffe mes cris. Ses mains deviennent plus pressantes, tirant sur le tissu de ma robe. Un craquement de couture résonne dans la cour déserte.

Les larmes dévalent mes joues, incontrôlables, alors que je suis hébétée. Je réalise à peine à quel point les événements se sont enchaînés à une vitesse folle. D'un côté, je ne peux m'empêcher de penser que je dramatise ce qu'il se passe, mais d'un autre, je suis figée, paralysée devant

l'horreur. Ce jeune homme est en train de déchirer ma robe, que va-t-il me faire ensuite ? Je n'ose l'imaginer.

— Pourquoi résistes-tu ? halète-t-il entre deux baisers forcés. Je sais que tu ressens la même chose. Cette connexion entre nous…

— Il n'y a aucune connexion ! sangloté-je, repoussant son visage. S'il vous plaît, arrêtez !

Mais il est comme possédé, sourd à mes supplications, aveugle devant mes larmes. Ses yeux ne sont plus que deux abîmes noirs de désir toxique.

— Je vais t'emmener, déclare-t-il en tirant sur les jupons de ma robe. Nous allons partir ensemble, loin d'ici. Tu verras…

La délicate dentelle cède sous la poigne brutale de Verdian. Je hurle de terreur, mais ne peux me débattre. Ma conscience s'éloigne de mon corps, comme si je capitulais, comme si je ne voulais pas être là pour ce qui va se passer.

— Lâchez-la immédiatement !

La voix de mon père tonne dans la cour. Il se précipite vers nous, le visage déformé par la fureur. Verdian resserre son étreinte, comme un animal défendant sa proie.

— Elle est à moi ! rugit-il. Je l'aime ! Elle m'aime !

— Jeune homme, écartez-vous de ma fille, ordonne mon père en s'approchant lentement.

— Je vais l'épouser, halète Verdian. Vous ne pouvez pas nous séparer !

Lord Botrich, son père, apparaît derrière lui. Son visage est livide d'horreur.

— Verdian ! Que fais-tu ? Lâche cette enfant immédiatement !

— Une enfant ? s'étouffe Verdian. Elle est tout sauf une enfant. Elle est divine, elle est…

Mon père profite de sa distraction pour bondir. D'un geste précis, il attrape le poignet de Verdian, brisant son emprise sur moi. Ma mère surgit au même instant et m'enveloppe dans une étreinte protectrice.

Dès que le contact physique avec moi est rompu, Verdian cligne des yeux comme s'il sortait d'un rêve. La lueur maniaque dans son regard s'estompe, remplacée par la confusion.

— Que… balbutie-t-il, regardant autour de lui.

Son regard tombe sur moi, tremblante dans les bras de ma mère, ma robe déchirée. La réalisation de ce qu'il vient de faire s'imprime lentement sur son visage.

— Par les sangs, murmure-t-il, l'horreur se peignant sur ses traits. Qu'ai-je fait ?

Lord Botrich saisit son fils par les épaules, l'éloignant davantage.

— Je ne comprends pas, père, murmure Verdian, désemparé. J'étais en train de lui parler, et puis… c'était comme si quelque chose avait pris possession de moi. Je ne pouvais plus m'arrêter, je…

Il se tourne vers moi, les yeux emplis de larmes.

— Miss Lovewood, je suis profondément désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je n'ai jamais… je n'aurais jamais…

Mon père s'interpose, le visage dur comme la pierre.

— Sortez de ma propriété, Lord Botrich. Emmenez votre fils et partez.

— Je comprends, acquiesce le noble, mortifié. Nous partons immédiatement. Et soyez assuré que des excuses formelles suivront.

— Non ! s'écrie mon père. Prétendons que rien ne s'est passé. Je pense que ni vous ni nous ne souhaitons un mariage. Personne n'a besoin de savoir.

Lord Botrich hoche la tête, puis entraîne son fils encore chancelant vers la sortie. Verdian jette un dernier regard par-dessus son épaule. Son expression est celle d'un homme en plein cauchemar, incapable de comprendre comment il a pu commettre de tels actes.

— Je suis désolé, répète-t-il faiblement. Je ne comprends pas ce qui m'est arrivé.

Une fois les Botrich partis, mon père relâche sa carrure carrée et se précipite vers ma mère et moi.

— Rosa, mon bouton de fleur, tu n'es pas blessée ?

Je ne peux répondre. Je tremble de tous mes membres, les yeux fixés sur mes mains comme si elles avaient commis un crime. Ma mère m'étreint plus fort.

— Il faut l'emmener à l'intérieur, murmure ma mère. Finis de saluer nos invités et rejoins-moi.

Elle me conduit dans ma chambre.

— C'était mon venin, il a pris ma main sans que je m'y attende, je n'ai rien pu faire ! expliqué-je d'une voix brisée. C'est moi qui l'ai rendu ainsi.

Je m'effondre dans un flot de sanglots inarrêtables. J'ai eu si peur et je suis à la fois tellement reconnaissante que papa m'ait trouvée quand il l'a fait.

Ce dernier nous rejoint quelques minutes plus tard.

— Ce n'est pas ta faute, dit-il doucement.

— Comment peux-tu dire ça ?! m'écrié-je, les larmes coulant librement. Tu as vu ce qu'il est devenu ! Il a essayé de…

Je ne peux finir ma phrase. L'horreur de ce qui aurait pu se passer si mon père n'était pas arrivé à temps me submerge. Je frissonne rien que d'y penser.

— Il n'était plus lui-même, dit ma mère. C'était le venin qui agissait. Pas toi.

— Mais le venin vient de moi ! sangloté-je. Je suis un monstre !

— Non ! s'exclame mon père en saisissant mes épaules. Tu n'es pas un monstre. Tu es notre fille. Ce pouvoir, cette capacité, elle fait partie de toi, mais elle ne te définit pas.

— Comment peux-tu dire ça ? Je ne vous fais pas peur ? Je ne suis même pas ta vraie fille !

Les mots s'échappent avant que je ne puisse les retenir. Mon père recule comme s'il avait été giflé. La douleur dans ses yeux m'est insupportable.

— Je suis désolée, balbutié-je. Je ne voulais pas…

— Tu es ma fille. Je suis ton père, dit-il d'une voix ferme, mais douce. Pas par le sang, mais par choix. Et je t'aime. Rien ne changera jamais cela.

Ma mère s'assoit sur le lit, m'attirant contre elle.

— Ce qui s'est passé ce soir était terrible, dit-elle. Mais nous allons trouver une solution. Des moyens de contrôler ce pouvoir.

— Comment ? demandé-je à travers mes larmes.

— Il doit exister des artefacts, des enchantements, répond-elle. Des moyens de contenir le venin, de l'empêcher de s'échapper.

— En attendant, nous devrons être prudents, ajoute mon père. Éviter les situations où tu pourrais être en contact prolongé avec des étrangers.

Je hoche lentement la tête. Mon héritage maudit peut transformer un homme gentil en prédateur en quelques instants. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie, mais j'ai encore davantage peur de moi-même. Il y a quelques mois, si le venin contaminait mon père, il partait dans des envolées lyriques en disant que j'étais la plus belle fille du monde et qu'il était si fier de moi. Au pire, un garçon tombait éperdument amoureux l'espace de quelques minutes, mais jamais je n'avais eu une telle réaction.

Mon pouvoir grandit avec moi, je n'ose imaginer ce que ça va être quand je serai adulte.

— Je ne laisserai plus jamais cela arriver, promets-je, essuyant mes larmes. Je trouverai un moyen de le contrôler, quoi qu'il m'en coûte.

Cette nuit-là, allongée dans mon lit, fixant le plafond, je n'arrive pas à fermer l'œil. Discrètement, je me rhabille et sors pour m'aventurer dans la prairie qui se trouve non loin de notre maison, un endroit calme et beau où j'adore me retrouver, seule avec mes lectures.

Mais depuis un mois, je me rends dans la prairie pour tout autre chose. Une faille magique y est apparue, et je n'ai de cesse d'aller la voir. Les voiles, comme les chasseurs ont nommé ces phénomènes, apparaissent de façon aléatoire. Ils sont la connexion entre notre monde et l'Undervoile, une dimension dangereuse, peuplée de lysvoiles.

Si tous ressemblent à des monstres, des créatures magiques vouées à la destruction, les incubes et les succubes

ont l'apparence d'humains. Quand ma mère en a rencontré un, elle est tombée enceinte, et neuf mois plus tard, je naissais. Mi-humaine, mi-succube.

Alors depuis quelques jours, je viens observer le voile, cette déchirure dans la réalité. Je m'approche de la membrane rouge bordeaux qui ondule entre l'Undervoile et mon monde. Une sensation de froid glacial me mord la peau tandis que je me place à quelques centimètres seulement, puis cette odeur, un mélange de soufre et de métal rouillé, me colle à la gorge. Néanmoins, je ne peux m'empêcher de revenir le contempler.

Les brèches ne restent jamais ouvertes longtemps. Mais c'est assez pour qu'un lysvoile passe. Et une fois de ce côté, le monstre ne peut plus retourner d'où il vient.

Face au voile, je prends deux décisions.

Premièrement, je ferai en sorte que jamais mon venin ne s'échappe. Je le contiendrai, le briderai par tous les moyens possibles.

Et deuxièmement, si jamais je contamine quelqu'un d'autre, je devrai l'épouser.

Chapitre 1

Rosamund

8 ans plus tard, Londwyn

Je rajuste pour la centième fois mes harnais de scellement, bien qu'ils soient pourtant bien en place. Je me découvre des tics, ce matin, dans cette salle magnifiquement décorée où s'entassent les débutantes, dans l'attente d'être présentées aux Reines.

Les plumes nacrées de brumeselle bougent au-dessus de nos têtes. On croirait assister à l'envolée migratoire de cette race d'oiseaux. Symbole de pureté et d'élégance, elle se trouve sur les coiffes des jeunes femmes qui entrent dans la haute société du Royaume d'Auralie. C'est la tradition lors de la présentation des demoiselles qui souhaitent participer à la Florsaison.

J'ai à peine pris le temps d'observer les tableaux et le reste de la décoration. Je suis bien trop concentrée sur ma posture et mon expression, un sourire doux, élégant et pudique sans en faire trop. C'est tout un art de se présenter pour sa première Florsaison, et je souhaite trouver un époux au plus vite afin que cette saison soit un succès.

La Florsaison a lieu chaque année. Elle est la floraison sociale où les jeunes femmes de bonne famille sont exposées telles des fleurs rares dans une serre, attendant d'être cueillies par le plus offrant.

C'est un ballet minutieusement orchestré de trois mois, le temps du printemps. Trois mois de bals, de thés, de promenades, d'opéras et de soirées où chaque geste est calculé, chaque mot pesé, chaque sourire mesuré à l'aune de sa valeur matrimoniale.

Certaines débutantes y voient une aventure romantique, un conte de fées. Pas moi. La Florsaison est ma chance d'obtenir ce que je désire : ne pas tomber amoureuse, mais me marier, me construire une vie confortable avec un noble parfaitement convenable.

Les règles sont claires et immuables. Une débutante ne peut danser plus de deux fois avec le même partenaire lors d'une soirée sans que cela fasse jaser. Les chaperonnes doivent toujours être présentes. Les conversations en tête-à-tête entre les gentilshommes et les demoiselles sont limitées à la durée d'une danse ou d'une promenade supervisée.

Lorsque les Reines se sont mariées, il y a une dizaine d'années, la Florsaison s'est ouverte aux couples de toute orientation sexuelle. À présent, il suffit de porter une fleur

qui indique ce que l'on cherche : un lys pour une union hétérosexuelle, une rose si l'on est uniquement attiré par quelqu'un du même genre, un bégonia pour les pansexuels, et ceux qui veulent trouver l'amour tout en étant asexuels ajoutent une azalée à leur fleur d'attirance.

Malgré la loi qui a changé, certaines traditions persistent, les standards ne sont pas les mêmes pour les demoiselles et leurs cavaliers. Ainsi, un gentilhomme peut parler seul à seul avec un autre sans qu'ils se voient mariés le lendemain afin d'éviter un scandale. Les demoiselles, elles, peuvent danser autant de fois qu'elles le souhaitent avec une autre demoiselle sans que cela ne pose aucun problème.

Mais avant de pouvoir assister au bal d'ouverture de la Florsaison, une débutante doit passer la première épreuve, qui est d'obtenir l'approbation des Reines. Elles ont le dernier mot sur qui fera partie de la cour pour cette période. Si je ne leur plais pas aujourd'hui, il en sera fini de mes ambitions pour cette année. Peut-être même pour toujours. Une autre tradition imposée aux jeunes femmes : être validée. Les gentilshommes, eux, sont accueillis d'office.

— Tu es la prochaine, me glisse ma mère à l'oreille alors que je me redresse une nouvelle fois.

Si je me tiens davantage droite, je ressemblerai à une sentinelle de marbre montant la garde devant son propre tombeau.

Je hoche la tête, un geste mesuré qui fait danser les perles tissées dans mes boucles auburn. J'ai vingt-et-un ans. Trois années de retard sur les autres jeunes femmes

qui font leur entrée aujourd'hui. Mais personne n'osera le mentionner, pas devant moi en tout cas. Je suis nerveuse, évidemment, mais prête.

— Lady Lovewood, qui introduit pour la première fois sa fille : Miss Rosamund Lovewood, annonce une voix puissante.

Les portes massives s'ouvrent sur une immense salle du palais, et l'éclat des chandelles enchantées me fait cligner des yeux. Des centaines de bougies flottent au plafond, leur lumière dorée réchauffant le marbre blanc et or. L'air vibre d'une magie subtile qui les maintient en l'air. J'ai tendance à être dérangée par l'utilisation de la magie des voiles pour de telles frivolités, mais au vu des salles de bal, des manoirs et des décors que je vais fréquenter pour les semaines à venir, je vais devoir garder mes opinions pour moi et jouer les émerveillées.

Ornant les débutantes et leurs familles, je repère des éventails enchantés qui révèlent subtilement les atouts physiques, des robes tissées de sortilèges qui scintillent sous les chandeliers, des bijoux de protection — autant d'artifices qui rendent la porteuse d'autant plus irrésistible. J'ai moi-même fait le choix de déposer un enlumineur enchanté sur mes pommettes afin de les rendre plus saillantes, donnant l'impression que je souris légèrement à chaque instant.

Et j'ai bien sûr mes fidèles harnais de scellement. Je passe mes mains délicatement sur les chaînes en or autour de mes doigts et de mon poignet, vérifiant pour la énième fois que chaque anneau positionné sur chacune de mes phalanges est bien en place. Ces pièces — je refuse de

les appeler bijoux, car elles sont bien plus que de simples ornements — sont mon armure la plus précieuse.

Ma mère me les a offerts pour mes seize ans, le jour où mes pouvoirs ont, une nouvelle fois, failli être découverts. Taillés de façon irrégulière pour mieux canaliser l'énergie, les joyaux qui les composent sont entourés de filigranes d'or. Les bagues empêchent mon venin de s'échapper. Un fragment de soie recouvre le dos de ma main avec élégance, son tissu est imprégné de magie conçue pour absorber plutôt qu'émettre.

Porter ces entraves est une épreuve quotidienne. Le métal et les pierres sont froids contre ma peau, mais surtout, ils sont douloureux. Après une soirée entière, mes mains sont engourdies, marquées par l'empreinte des chaînes. Cependant, c'est un petit prix à payer pour le contrôle qu'elles m'offrent.

Personne ne questionne jamais ces pièces élaborées. Au contraire, une demoiselle capable de porter de tels ornements malgré l'inconfort, car elle choisit la beauté, est très bien vue. Surtout parmi la noblesse. Les autres dames admirent le travail d'orfèvrerie et commentent l'originalité de la conception. Elles ne soupçonnent pas que sous leurs yeux se cache un système de confinement magique sophistiqué.

Leur poids me rappelle constamment ce que je suis, ce que je dois cacher. Chaque fois que je lève la main pour danser, chaque fois que je tends mes doigts pour accepter une tasse de thé, je sens leur présence. Une prison dorée que je porte avec fierté, car elle est la clé de ma liberté dans ce monde qui ne tolère pas la différence.

Je m'avance dans la salle, chaque pas calculé pour projeter grâce et assurance. Ma robe glisse sur le sol poli comme de l'eau. Un murmure parcourt l'assemblée. Après tout, ma mère et moi venons de nous installer en ville pour la Florsaison. Nous sommes connues dans notre campagne, reconnues comme l'image même de la noblesse et du goût. Ici, nous ne sommes qu'une rumeur, une identité floue qui reste à forger.

Et j'ai décidé d'arriver en force avec une longue robe qui met parfaitement en valeur ma silhouette, là encore, le résultat d'une discipline accrue.

Pour chaque débutante, la Florsaison représente une opportunité unique. Certaines cherchent l'amour véritable, d'autres une alliance avantageuse. Les familles engagent des fortunes en robes, bijoux et réceptions. C'est un investissement calculé — un bon mariage peut assurer la prospérité de générations entières.

Je comprends l'importance des apparences. Ma mère a investi tout ce qui nous restait après la mort de mon père afin de me garantir une garde-robe irréprochable. Chaque pièce, chaque accessoire a été choisi pour projeter l'image d'une héritière accomplie. C'est le coût d'admission dans ce monde, et je suis prête à payer n'importe quel prix pour obtenir ce que je veux.

Les autres débutantes semblent naviguer dans ces eaux avec une aisance naturelle. Elles ont grandi en préparation de ce moment, formées depuis l'enfance aux subtilités de la cour. J'ai consacré les trois dernières années à mon éducation pour ce moment. Il est l'aboutissement de toutes les heures de leçons de danse, de maintien et d'étiquette. J'ai

étudié l'art de la conversation, mémorisé les généalogies des grandes familles, perfectionné mes talents de musicienne et enrichi ma culture avec de nombreuses lectures.

Je ne peux me permettre de faire erreur. Chaque pas de danse doit être parfait, chaque mot choisi avec soin. Là où d'autres peuvent compter sur leur nom ou leur fortune pour effacer les faux pas, je n'ai que ma présentation impeccable. C'est ma seule défense contre ceux qui pourraient questionner mon entrée tardive dans la société ou l'absence regrettable de mon père.

Les Reines sont assises sur leurs trônes jumeaux tout au bout de la salle. Je prends soin de marcher avec assurance, de ne pas changer mon rythme, d'avoir la tête haute et l'air ingénu.

La Reine Oceana, austère dans sa robe de velours noir parsemée d'étoiles d'argent, a la réputation d'être une femme tranchante, avec de fortes opinions et un grand sens de l'observation.

La Reine Azalea, radieuse dans une création de tulle blanc, sourit. Son charisme rayonne et m'impressionne. Les deux ont les yeux rivés sur moi, leurs expressions ne pourraient pas être plus différentes. L'adage ne dit-il pas que les opposés s'attirent ? Et s'il y a un amour qui est célébré dans tout le royaume, c'est celui entre les Reines.

Je m'incline aussi bas que possible, le mouvement fluide malgré le poids de mes jupes, la coiffe emplumée et les prisons sur mes mains. Quand je relève la tête, je croise le regard de la Reine Oceana. Ses yeux gris acier me scrutent avec une intensité troublante.

— Miss Rosamund Lovewood, annonce le second héraut proche des Reines. Fille de feu Lord Lovewood et de Lady Orchid Lovewood.

Je souris, ce sourire timide mais radieux que j'ai perfectionné devant mon miroir. Ni trop confiant, ni trop effacé. Parfait.

C'est la Reine Oceana qui parle en premier, sa voix froide comme de la glace :

— Miss Lovewood. Vous vous présentez… tardivement. Vingt-et-un ans, n'est-ce pas ?

Je maintiens mon sourire. Je me suis préparée à cette question.

— En effet, Votre Majesté. Le deuil de mon père nous a retardées.

— Trois années de deuil ? questionne-t-elle, d'une voix aussi tranchante qu'une lame. C'est… long.

La Reine Azalea jette un regard implorant douceur et patience à sa femme, mais la Reine Oceana n'en a que faire.

Je sens le poids des regards des autres débutantes sur moi. Les murmures s'élèvent.

— Ma mère a été profondément affectée par la perte, Vos Majestés. En tant que fille unique, mon devoir était de rester à ses côtés jusqu'à ce qu'elle retrouve ses forces. Perdre l'amour de sa vie doit être un enfer personnel et profond.

La Reine Azalea, plus douce, penche légèrement la tête.

— Louable. Et pour sûr, je serais terriblement affligée si je devais vivre sans toi, Oceana.

Cette dernière tente de dissimuler son émotion, elle croise les yeux de sa bien-aimée et acquiesce.

— Les meilleures roses fleurissent parfois tard, continué-je. Je préfère arriver préparée plutôt que précipitée. Les années passées à gérer notre domaine m'ont enseigné la patience, la résilience et la persévérance.

Un silence suit mes paroles. Je maintiens ma posture, les mains croisées devant moi pour cacher le léger tremblement de mes doigts.

— Intéressant, murmure la Reine Oceana. Vous avez là une charmante jeune femme, Lady Lovewood.

— Merci, mes Reines, s'incline ma mère. Elle est mon trésor le plus précieux, en effet.

— Nous serons ravies de la voir aux prochains événements, déclare la Reine Azalea avec un sourire radieux.

— Elle sera présente, Vos Majestés. À n'en pas douter.

Nouveau silence. Puis la Reine Oceana lève légèrement la main, dans un geste qui scelle mon destin.

— Nous approuvons votre entrée dans la Florsaison, Miss Lovewood. Puissiez-vous trouver ce que vous méritez.

Le choix des mots me glace le sang. Ce que je mérite, pas ce que je cherche. Je m'incline à nouveau, plus bas cette fois, cachant mon trouble.

— Vos Majestés sont trop bonnes.

— Bien. Vous pouvez disposer, déclare la Reine Oceana.

Je recule selon le protocole, de trois pas avant de pivoter.

— Tu as été parfaite, murmure ma mère.

Je rejoins le groupe des débutantes approuvées derrière les trônes tandis que ma mère se dirige vers leurs familles. Certaines me sourient avec sympathie, d'autres me regar-

dent avec une curiosité à peine voilée. Les filles qui ont été présentées avant moi chuchotent.

— Vingt-et-un ans, murmure l'une d'elles, une blonde aux boucles parfaites. C'est presque scandaleux.

— Sa mère était vraiment dévastée, souffle une autre. On dit qu'elle ne quittait plus sa chambre.

Je garde mon sourire plaqué sur mes lèvres, laissant les commérages glisser sur moi comme de l'eau.

— Tes bijoux sont resplendissants, chuchote une des demoiselles en désignant mes harnais. Je serais presque jalouse d'une telle élégance, mais il ne faut pas que je le dise trop fort, sinon ma mère m'en commandera et m'en fera porter au prochain bal.

Je souris à la jeune femme aux cheveux châtains ornés de perles.

— Tu pourrais lui dire simplement que tu n'en veux pas, suggéré-je avec innocence.

Ses yeux s'écarquillent de stupéfaction.

— Je suis obligée de faire ce que ma mère me dit, déclare-t-elle.

— Je sais exactement ce que tu veux dire, intervient une autre. Ma mère sait ce qu'il y a de mieux, et puis… je ne suis pas sûre de comment elle réagirait.

La première hoche vigoureusement la tête.

— Je suis Violette Brightmuse, dit-elle.

Mon regard se perd dans ses yeux ocre.

— Rosamund Lovewood, enchantée.

Alors que la débutante suivante marche vers les Reines, je soupire discrètement. La première épreuve est accomplie. À présent, j'ai trois mois. Trois mois pour briller en

société. Trois mois pour me trouver un époux. Trois mois pour m'assurer que personne ne découvre jamais la vérité sur ce que je suis.

CHARLIE MORRIGHAN
LE VŒU ET LE VENIN
HEORSADOLCE
SORTIE LE 26 SEPTEMBRE
JE PRÉCOMMANDE L'EBOOK !
JE PRÉCOMMANDE LE BROCHÉ !